Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 55 (1910)
Heft: 12

Artikel: Le combat de Neuenegg [fin]
Autor: Hintermann, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339123

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LVe Année N° 12 Décembre 1910

Le combat de Neuenegg.

5 mars 1798

(FIN)

Le général Rampon, avait, le 3 mars, occupé Morat que les Bernois avaient abandonné. Il avait, entre autres, reçu du général Brune l'ordre de faire une démonstration sur Gümmenen, avec une partie de ses troupes appuyées par de l'artillerie, probablement pour détourner l'attention des Bernois de Neuenegg. Elle eut lieu, de 2 heures à 6 heures du soir, mais sans résultat notable.

Le général Pigeon avait été mis au courant à Fribourg, le 3 mars déjà, et de la bouche même du général Brune, de son plan contre Berne. Le 4 mars, il recevait de Morat l'avis écrit suivant[1] :

1° Faire une démonstration avec la 2me demi-brigade, le 4 mars, par Bösingen contre Laupen ; le soir, on allumerait des

[1] Morat, 14 Ventose, an 6.

Au général Pigeon.

A onze heures vous ferez une fausse attaque sur Laupen, on tirera le Canon et quelques coups de fusils, l'attaque sera faite par votre arriere garde qui se retirera après avoir allumé des feux, il n'y aura aucune affaire engagée. Vous combinerez vos mouvemens de Manière à vous mettre ensuite en Colonne sur Nuwnek. Si une attaque Legere et d'escarmouche ne peut emporter le pont, sans cesser d'amuser L'ennemi sur ce point, vous ferez filer votre Brigade sur la droite de la route de Fribourg à Berne, dans le chemin de Vuinenvilliers à Uberdorf ; vous passerez la Sarine et vous renderez à Oberbalm et de là à Wangen, point qui coupe la route de Fribourg à Berne, alors vous ferez vos dispositions suivant celles de L'ennemi. Le citoyen Leduc où ses amis vous serviront de Guides et vous diront ce qu'il faut faire pour passer la Sarine ; à Bümplitz vous recevrez de nouveaux ordres.

Mille Vaudois et un Bataillon de ligne Garderont Fribourg et Bivouaqueront. toute votre artillerie de division vous suivra ; faites en sorte d'avoir deux pièces fribourgoises.

Informez vous s'il y a des moyens de Passer l'Aar audessus ou audessous de Berne.

feux de bivouac, puis on se retirerait. Mais cette opération n'eut lieu que le 5, à deux heures du matin. La 2me demi-brigade, avec une batterie et un escadron, attaquèrent Laupen, mais l'infanterie seule entra au combat. Celui-ci, après des péripéties diverses, prit fin par la retraite des Français, vers six heures du matin.

2° Avec le reste de sa brigade, le général Pigeon devait enlever Neuenegg et, au cas où l'attaque n'aboutirait pas, se borner à y occuper l'ennemi avec de faibles troupes, cependant que le gros continuerait directement sur Berne par Ueberstorf, Oberbahn et Oberwangen.

Dans ce but, la 18me demi-brigade, deux bataillons de la 25me, une batterie à pied, une à cheval et deux escadrons marchèrent dans la direction de Schmitten-Wünnewil. Le récit de Rodolphe Bürgi montre que les Bernois n'avaient pas, à Neuenegg, entravé les mesures prises par les Français pour s'orienter sur les particularités du pays, et les Français paraissent avoir magnifiquement profité de cet avantage. Au milieu de la nuit, ils poussèrent jusque sur le plateau au nord de Bagewil-Eckelried et adoptèrent là les dispositions suivantes pour surprendre le bivouac des Bernois :

1° Les batteries prirent position sur le bord du plateau qui domine Neuenegg, entre Kreuzhölzliacker et Weierweid ;

2° un demi-bataillon de la 18e demi-brigade passa par Flamatt et franchit la Singine, dans la direction de Grund et des pièces qui y étaient placées ;

3° l'autre moitié du bataillon suivit la grande route ; il devait attaquer le pont et le village de Neuenegg dès que les colonnes latérales entreraient au combat ;

4° un bataillon de la 25e demi-brigade passa par « in den Buchen » puis à travers la Singine, par Salzau, Gschick, dans la direction de Flüh et de l'aile droite bernoise.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les Bernois avaient totalement négligé le service d'exploration et de sûreté de leur camp [1].

[1] L'ordonnance des milices bernoises de 1764 prescrivait, au paragraphe qui traitait de la garde du camp, chiffre CCCXXVII: « Le chef du poste doit envoyer des patrouilles durant toute la nuit, hors de son poste ; il les fera plus ou moins fréquentes suivant les circonstances. » Mais le service en campagne ne se faisait que sur le papier ; il était matériellement impossible de l'exercer dans les quelques « revues » auxquelles on procédait. Et l'on peut constater tous les jours, aujourd'hui comme autrefois, « dass der Hans eben nur das macht, was er als Hänschen gelernt hat ! ». « Ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron. »

Rien ne leur révéla le danger qui les menaçait. Lorsque le sergent Aeschlimann, de Kriechenwil, releva à une heure du matin la sentinelle placée sur le pont, celle-ci lui fit cette déclaration: « On perçoit de l'agitation de l'autre côté de la Singine; on vient d'entendre le bruit de troupes en marche ». Il paraît que cet avis ne troubla pas le sous-officier dans l'accomplissement de sa tâche de relève. Comme il arrivait, toutefois, près de la sentinelle suivante, deux éclairs partirent de la hauteur qui était au sud et deux boulets passèrent en sifflant par-dessus le village pour tomber dans le bivouac bernois, dont les feux offraient à l'artillerie française d'excellents points de mire; aussi faisait-elle feu de toutes ses pièces sur ce but.

Les Bernois, surpris dans leur sommeil, se réveillent en sursaut. Les officiers qui avaient cherché hors du bivouac une meilleure nuitée, rejoignent en hâte leurs troupes. Mais déjà la fusillade crépite en bas, vers le pont, par lequel les deux colonnes d'attaque se ruent, aux sons des tambours et aux cris de: « En avant! en avant! » dans le flanc des Bernois. Le désarroi est indescriptible; ici et là, on tente quelque résistance, vite maîtrisée d'ailleurs. Enfin, l'adjudant-général Weber, de Brütteln, et le capitaine d'artillerie Koch réussissent à rallier 150 hommes environ autour d'un canon de six, à l'est de la route, sur le Strassacker supérieur, et à couvrir ainsi la retraite. Peu à peu, des soldats dispersés se joignent à cette poignée d'hommes. « C'est alors, écrit le conseiller national Bähler, que deux compagnies de dragons, arrivant de Wangen, cherchèrent à charger les Français: mais, repoussées, elle se rejetèrent malencontreusement sur ce carré de braves demeurés fermes, les disloquant, les séparant les uns des autres et les perdant sans ressource. » D'après Muret, ce serait un détachement français qui aurait pris à revers cette petite troupe et l'aurait dispersée.

Comme que comme, toute résistance organisée cessa dès lors; tous s'enfuirent, en abandonnant le camp et tout ce qui s'y trouvait et en laissant à l'ennemi de nombreux prisonniers et morts.

Le combat qui se livra près du pont ne se termina pas si rapidement. Les Français, qui avaient l'avantage, repoussèrent bien peu à peu les Bernois contre le village; mais ceux-ci, parmi qui les « Hausleute » zofingiens et bernois se distinguèrent particulièrement, firent une pointe vigoureuse et rejetèrent l'ennemi de

l'autre côté du pont. Mais un escadron français, qui avait franchi à gué la Singine en aval, attaqua soudain les Bernois par la rue du village, brisant ainsi leur résistance. Il n'était plus possible d'opérer une retraite à travers la forêt; cette petite phalange se dirigea donc le long de la Singine, vers Törishaus, et chercha à rejoindre ses propres troupes par Oberwangen.

Le conseiller national Bähler rapporte divers incidents de ce combat en ces termes: « La lutte se poursuivait de maison en maison. Marie Zbinden, de Neueneggau, femme forte et bien charpentée, abattit à ses pieds, avec un hoyau, le premier ennemi qui pénétra dans la sienne. Plusieurs habitants tombèrent en combattant vigoureusement. Christian Freiburghaus, de Neuenegg, entouré d'ennemis ne se rendit pas pour cela; une balle traversa la poche de son habit; il se défendit à coups de crosse de fusil tant et si bien que les Français, admirant son héroïque défense, lui laissèrent la vie sauve. La pointe du fanion des Zofingiens fut brisée par un coup de feu et l'enseigne lui-même, Rotgerber Zimmerli, tomba bientôt après mortellement atteint; Moritz Sutermeister saisit aussitôt le drapeau et le releva, mais reçut un coup de sabre qui l'étendit à terre. Pour sauver l'emblême de sa compagnie, il l'arracha alors de sa hampe et se l'enroula directement sur le corps. Le détachement des Zofingiens perdit 14 hommes, dont 3 officiers, du nom de Ringier, Frickart et Imhof ». C'est ainsi que ce combat malheureux eut aussi ses actions d'éclat, mais qui passèrent inaperçues et qu'aucun chroniqueur n'a enregistrées.

Voyons maintenant comment la compagnie de carabiniers Tscharner, placée à Niederwangen comme réserve générale, se comporta durant cet engagement.

Aux premiers coups de canon, Tscharner avait alarmé sa troupe et s'était porté avec elle jusqu'à la lisière de la forêt de Wangenhubel, où il se heurta aux premiers fuyards. Personne ne s'étonnerait de ce que cette compagnie, gagnée par la panique, se fût laissée entraîner: l'histoire des guerres de tous les temps donne des exemples frappants de cas de ce genre. Mais c'est ici, au contraire, que nous pouvons admirer dans toute sa force l'influence d'un officier sur ses hommes. Froidement, Tscharner laisse s'écouler le flot des fugitifs, et lorsque les Français qui les pressaient sortent à leur tour de la lisière de forêt opposée, il ouvre sur eux, avec ses carabiniers, un feu calme et régu-

lier. Les pantalons blancs de l'ennemi sont un but si commode que presque tout coup porte. Surpris par ce tir trop efficace, les Français croient avoir en face d'eux des forces importantes et se retirent sous bois.

Quant le jour, enfin venu, permit aux braves carabiniers de voir qu'il étaient restés seuls, ils gagnèrent en bon ordre le Könizberg, en laissant un poste à Niederwangen.

Quels sont les enseignements que nous pouvons retirer de ce combat de nuit? Du côté des Bernois, notons tout d'abord le manque de clarté dans les décisions prises, d'où naquit et d'où seule pouvait naître la pensée de tenter une offensive isolée partant de Neuenegg. Si une attaque pouvait être risquée dans cette période des opérations, ce n'aurait pu être qu'en partant d'une aile, pour tomber sur l'un ou l'autre flanc de l'adversaire, par Vogelbach-Ritzenbach ou par Dritthäusen-Bagewil, et cela au moment précis où celui-ci aurait été engagé sur le front, sur la Singine, avec le gros de ses forces. Le détachement de Neuenegg ne pouvait pas songer à autre chose qu'à laisser l'ennemi arriver de front pour tomber ensuite sur lui après qu'il aurait épuisé ses forces dans des combats inutiles pour s'emparer de la position. Ce plan eût tout naturellement conduit à prendre les dispositions suivantes :

Reconnaître la position, puis la masquer et la mettre en état de défense, ainsi que nous l'avons dit plus haut. En ce qui concerne les reconnaissances à faire, c'est déjà dans sa retraite depuis Fribourg que le colonel Stettler aurait dû y pourvoir, en laissant en arrière des patrouilles à l'ennemi. Son plan n'étant pas de se soustraire pendant longtemps à toute approche de l'adversaire, mais au contraire de lui barrer, à Neuenegg, le chemin de Berne, il commit une faute qui lui coûta cher en perdant le contact avec les troupes du général Pigeon. La position qui domine Neuenegg aurait dû être soigneusement mise en état de défense, de façon à permettre à l'infanterie et à l'artillerie d'y tenir longtemps ; de faibles effectifs auraient ainsi suffi sur le pont, ce qui aurait rendu possible la formation de réserves considérables pour amener la décision.

La guerre russo-japonaise nous apprend combien sont utiles, en cas d'attaque de nuit attendue, l'établissement d'obstacles d'approche et l'éclairage, au moyen de projecteurs, de l'avant-terrain. On emploierait sûrement aujourd'hui, pour les rapports,

le télégraphe, le téléphone, les signaux optiques et acoustiques, les pigeons-voyageurs ; on aurait une station centrale de rapports et des lignes de relai.

Il va tellement de soi qu'un service de subsistances bien organisé et un abondant ravitaillement en munitions doivent être le premier souci d'un chef, que je n'insisterai pas sur ce fait.

On ne vient pas à bout d'un adversaire sobre et entreprenant avec des soldats avinés et au moyen de bouteilles vides; c'est, en tous cas, à nous en donner une preuve frappante que peut servir l'étude de la première phase du combat de Neuenegg !

Quant à la manière dont les Français s'orientèrent, tant sur leur adversaire que dans le terrain, dont ils cherchèrent les meilleurs directions de marche pour la surprise qu'ils préparaient, dont ils répartirent leurs troupes et les amenèrent juste à temps et toutes ensemble pour l'attaque, elle peut être donnée comme un modèle du genre. Nulle part on ne trouve décrites les formations de leurs différentes colonnes; mais soit la guerre d'Extrême-Orient, soit notre règlement d'exercice (chiffres 354 à 362) démontrent et indiquent nettement comment il faudrait, aujourd'hui, les former.

*
* *

On peut voir par une lettre du général Brune au général Pigeon, écrite le 4 mars, à 8 heures du soir que primitivement, ce dernier devait simplement se tenir prêt et recueillir des renseignements, en évitant l'offensive [1]. Mais ces instructions ne par-

[1] Morat, 14 Ventose, an 6, 8 h. du soir.

Au General Pigeon.

Contentez vous, mon cher General, de vous tenir prêt à agir; prenez des renseignements sur mes instructions, je crains qu'elles ne soient pas exécutées; dites moi ce que vous savez de L'ennemi. ici il a coupé le pont de Gumines, une compagnie d'Eclaireurs allant à la découverte a engagé une fusillade, le canon s'en est mêlé mal à propos et sans ordres. il n'y a pas un seul Blessé, ne faites rien jusqu'à nouvel Ordre. (R. v. Erlach. op. cit.)

Neueneck, le 15 ventose, 6me année réaublicaine.

Le général Pigeon, Au général en chef Brune.

Votre contre-ordre, général, est arrivé trop tard; la fausse attaque était finie sur Laupen. La 2me demi-brigade s'est trop avanturée ce qui lui a donné quelques blessés; nos chasseurs sont entrés en ville, se sont battus à coup de poing, mais n'ont pu entrer au château.

Le pont de Neueneck a été emporté à la bayonette; ce poste était gardé par 20 pièces de canon qui sont à mon pouvoir, 3000 hommes dont 800 sont restés sur le champ de bataille et un drapeau. Je n'ai pu continuer mes mouvements, votre lettre

vinrent au général Pigeon, au nord de Neuenegg, qu'après le succès de son attaque. On peut conclure de sa réponse que ce n'est qu'une avant-garde de poursuite qui se heurta, près de Wangenhubel, aux carabiniers du capitaine Tscharner [1].

Si ces circontances suffisent à expliquer l'absence de poursuite des vaincus par les Français, il n'en reste pas moins incompréhensible que Pigeon n'ait pas cherché à rétablir la liaison dans la direction de Laupen, où il devait supposer que sa 2me demi-brigade était au combat. Les conséquences de cette omission se firent encore sentir plus tard. Je crois devoir attirer l'attention sur ce point, parce que j'ai surpris maintes fois, dans nos grandes et dans nos petites manœuvres, des omissions semblables.

* * *

Les dragons en fuite avaient apporté à Berne, de bonne heure, la nouvelle de la défaite de Neuenegg et l'on s'imaginait que les Français approchaient à marches forcées. La Commission militaire du nouveau gouvernement expédia aux commandants des troupes à Gümmenen et à Laupen l'ordre de battre en retraite et réquisitionna toutes les troupes cantonnées dans le voisinage de la ville, les rassemblant devant la porte supérieure pour participer à la défense de Berne [1]. La même réquisition fut adressée aux contingents confédérés. Ceux-ci, à savoir les Uranais, les Schwytzois et les Glaronnais, qui campaient dans les environs de la ville, se préparèrent à regagner leurs foyers sans avoir fait le coup de feu ; ils tenaient Berne pour perdue et déclarèrent « avoir prouvé à leurs chers Confédérés leur complet dévouement » ! Soit dit en passant, dans ce moment critique, les Lucernois et les Unterwaldiens qui occupaient la contrée de Langenthal prirent également leurs dispositions pour rentrer chez eux. [2]

ayant arrêté ma marche. J'occupe les hauteurs du pont sur la rive droite. Jamais officiers et soldats n'ont combattu avec autant d'ardeur ; tous les corps se sont hautement distingués, le chef de brigade Fuyère qui a exécuté les dispositions d'attaque a montré le plus grand courage et des talens militaires. Les chefs de bataillon Dumoulin et Ferrant se sont particulièrement distingués.

Salut et amitié, Pigeon.

(R. v. Erlach. op. cit.)

[1] Cette ingérence de la Commission militaire dans le commandement nous montre clairement quel pitoyable rôle jouait — ou avait à jouer — le commandant en chef.

[2] On trouvera d'excellents renseignements sur le triste état d'esprit de ces contingents confédérés dans le *V. historische Neujahrsblatt*, édité par la Société d'histoire et d'antiquités d'Uri, année 1899, dans le paragraphe intitulé : « La participation du contingent uranais aux luttes des Bernois dans les journées de mars 1798 ».

Par contre, les troupes bernoises qui se trouvaient à Worblaufen, Stettlen, Muri et Ostermundingen répondirent à ce cri de détresse avec l'antique bravoure helvétique. C'étaient un bataillon L. du régiment de Thoune (major de Wattenwyl de Montbenay), un bataillon L. du même régiment (major de Manuel), un bataillon (incomplet) du régiment d'Emmenthal (major May von Schöftland), une compagnie de chasseurs (Seiler) du régiment d'Aarau-Brugg, une compagnie de carabiniers (Schnyder), deux compagnies de volontaires bernois, les « Hausleute », sous les ordres du major Jenner, auxquels il faut ajouter un canon de six et deux de quatre, commandés par le lieutenant Freudenreich ; au total, environ 2300 hommes. Le colonel de Graffenried en prit le commandement avec l'adjudant-général Weber comme chef d'état-major et le major Gatschet comme aide de camp.

On se mit en marche entre 8 et 9 heures du matin ; le colonel de Graffenried, visiblement abattu moralement et physiquement, chevauchait taciturne au milieu de la colonne, sans donner aucun ordre. Heureusement que ses sous-ordres, dirigés par le brave adjudant-général Weber, le firent pour lui. Lorsqu'on arriva au Könizberg, où l'on trouva l'intrépide compagnie des carabiniers Tscharner qui avait jusque-là couvert, dans une position de repli, les derrières des Bernois dispersés, on apprit que les Français étaient déjà à la lisière du bois, juste au-dessus de Niederwangen. « Mer wei no einischt hinger si her », cette simple orientation, compréhensible pour tous, courut rapidement dans les rangs des braves Bernois, créant ainsi ce contact entre chefs et soldats qui est la base nécessaire de toute confiance et porte en soi le secret du succès. Sous le commandement du major Louis Gatschet, on forma l'avant-garde de carabiniers pris aux deux compagnies Tscharner[1] et Schnyder, à laquelle on adjoignit quelques dragons qui étaient revenus de leur panique du matin. Ceux-ci marchèrent en tête de l'avant-garde et rencontrèrent bientôt une patrouille française qu'ils mirent heureusement en fuite.

A 9 heures, l'avant-garde traversa Niederwangen et se heurta, à 9 h. 15, à la pointe du service de sûreté français. Aux premiers coups de feu, les Bernois prirent les dispositions suivantes :

1° à cheval sur la route, deux compagnies du bataillon Manuel

[1] Cette compagnie de carabiniers Tscharner mérite vraiment d'être tout particulièrement citée avec honneur !

passèrent en première ligne, sous les ordres du major May, suivies par le lieutenant Freudenreich et ses trois pièces ;

2° à leur gauche, la compagnie de chasseurs Seiler et, encore plus à gauche, les carabiniers du capitaine Tscharner traversèrent la forêt dans la direction d'Oberwangen ;

3° à droite, les deux compagnies Manuel, la compagnie volontaire des « Hausleute », s'avança, commandée par le major Jenner, et à l'extrême droite, les carabiniers Schnyder [1]. Le tout formait une première ligne d'environ mille pas de front. En réserve, et également à mille pas à peu près de distance, suivait le reste du bataillon Manuel, soit deux compagnies, et les bataillons de Wattenwyl, Steiger et May.

Bientôt l'aile gauche, puis l'aile droite se heurtèrent à des tirailleurs ennemis, qui se retirèrent sans grande résistance. Quand on rencontrait des obstacles sur la route, les fusiliers du bataillon Manuel découvraient rapidement les canons qui les suivaient immédiatement et que le lieutenant Freudeureich faisait alors jouer.

Aussitôt le but atteint, la ligne se reformait et poussait de nouveau en avant, tandis que les artilleurs rechargeaient leurs pièces. Il était visible que l'on n'avait eu jusque-là affaire qu'à de faibles détachements français, chargés de couvrir l'avant-garde ennemie. Celle-ci s'était arrêtée dans la clairière de Wangenhubel pour y cuire son déjeuner. Les Français occupèrent rapidement la lisière de la forêt, où se livra un sérieux combat. Ils durent s'y dissimuler fort bien, car le feu des Bernois n'eut au début que peu d'effets. Tavel rapporte que les deux compagnies de grenadiers qui marchaient au centre sous les ordres du major de May auraient ébranlé les Français par une énergique attaque à la bayonnette. Corps à corps, d'arbre en arbre, la lutte se poursuivit à coups de crosse et à l'arme blanche dans la forêt de Kessiboden. Les ailes avaient reçu l'ordre, afin de ne pas risquer de perdre le contact, de ne pas s'éloigner de la route de plus de 500 pas, et pour leur donner encore un autre point d'orientation, l'adjudant-général Weber fit battre sans discontinuer la marche bernoise par la réserve, qui se pressait, impatiente, sur les pas des troupes au combat,

[1] D'après R. de Tavel, *Der Feldzug der Frutiger,* ce déploiement n'aurait eu lieu que lors de l'attaque de Wangenhubel, ce qui signifierait que les Français n'auraient, auparavant, offert aucune résistance.

Le conseiller national Bähler raconte que durant ces événements, une partie des Bernois[1] qui avaient combattu à Laupen et se retiraient à ce moment à travers bois se seraient approchés de la route Fribourg-Berne et seraient entrés en scène. Les Français, de plus en plus en soucieux d'assurer leur ligne de retraite, quittèrent la forêt et occupèrent un pli de terrain qui s'étend au nord d'Oberstrassacker vers Landstuhl. Le général Pigeon s'y trouvait avec le gros de ses forces, prêt à les recueillir; la 2me demi-brigade, qui, de Laupen, s'était retirée sur Bösigen, l'avait entre temps rejoint. Les Bernois avaient ainsi devant eux, en plus de deux batteries et des canons pris le matin même par l'ennemi, huit bataillons, soit au total environ 5500 à 6000 hommes.

Sur des fronts très étendus, et par places sur quatre rangs de profondeur, avec leur artillerie au centre, les Français ouvrirent le feu sur les lignes bernoises qui débouchaient de la forêt. Moment vraiment critique! Les ailes, arrêtées dans leur marche par les obstacles du terrain étaient encore sous bois, alors que le centre plus avancé, sous le feu terrible des Français, semblait perdre son élan et flotter. Mais à cet instant, les officiers bernois se jettent en avant du front et entraînent de nouveau leurs hommes! Sur la grande route, l'adjudant-général Weber a soudé le bataillon de Wattenwyl aux deux compagnies de volontaires; à leur gauche, le bataillon Steiger s'avance et exécute des feux de salve avec la plus grande régularité; à droite, le bataillon de May traverse la forêt dans la direction de Neuriedern et marche contre l'aile gauche française. D'ailleurs, en ce moment décisif, les trois pièces du lieutenant Freudenreich ne sont pas restées en arrière. Voici comment le conseiller national Bähler raconte ce combat, dans lequel environ 2300 miliciens et landsturmiens bousculèrent les vainqueurs de Montenotte, de Lodi et d'Arcole, deux fois et demi plus nombreux qu'eux à peu près:

«Au milieu du crépitement des fusils et des carabines, du déchirement des feux de bataillon et du tonnerre de l'artillerie, la vieille marche bernoise sonnait l'assaut. Sous le soleil de mars lumineux, l'étoile de Thoune étincelait, toute dorée, se souvenant des jours glorieux de Grandson et de Morat, et l'aile de Frutigen battait sauvagement des ailes.

[1] Notamment la compagnie de chasseurs Daxelhofer, dans laquelle se trouvait le sous-officier Rosselet, de Tavannes.

[2] Il s'était produit un échelonnement comme on le pratique aujourd'hui, dans des circonstances semblables et déjà lorsqu'on aborde une forêt.

« En vain la pluie des balles ennemies fauche-t-elle les premiers rangs; en peu d'instants, les combattants lient le corps à corps. Le colonel Manuel, le major May et le capitaine Kirchberger se jettent avec leurs soldats sur les batteries, dont les servants sont abattus à coups de crosse et de bayonnette : elles sont enlevées, et la position ennemie est prise. »

A ce moment, le général Pigeon transmet à ses ailes l'ordre d'opérer un mouvement tournant pour prendre les Bernois par les deux flancs. Heureusement pour ceux-ci, les échelons des leurs qui étaient restés dans la forêt en sortent sur ces entrefaites et tombent fort à propos, par Natershaus et Neuriedern, sur les Français en train d'exécuter leur manœuvre [1]. Cette diversion décide de la victoire ! Abandonnant leurs canons, les Français se retirent en toute hâte pour se retrancher une fois de plus près de la vieille maison d'école au-dessus de la route de Flüh-Grund. Mais les Bernois ne leur laissent aucun répit; la compagnie de carabiniers Schnyder, s'avançant par Kapf, les prend en flanc ; alors, toute la brigade Pigeon s'enfuit, complètement désorganisée, et repasse la Singine qui sur le pont et qui à gué [2]. Le lieutenant Freudenreich, avec un sens tactique que l'école moderne approuverait entièrement, s'était rapidement porté en avant, avait placé les deux pièces de quatre à gauche de la route, sa pièce de six sur l'éminence du monument actuel, et pris sous son feu le pont de la Singine, servant ses canons avec quelques volontaires quand ses canonniers furent tombés sous les balles ennemies.

Le bivouac abandonné le matin et les deux batteries françaises étaient déjà entre les mains des Bernois ; déjà les Français gravissaient le plateau de la rive gauche, tandis que des détachements des 2me et 18me demi-brigades et le 3e régiment de dragons s'efforçaient en vain d'empêcher que le pont retombât au pouvoir des Bernois, lorsque une estafette arriva au galop, apportant la nouvelle de la capitulation de Berne et l'ordre de cesser les hostilités.

Le combat était gagné, mais la patrie était perdue !

[1] Tavel *(Feldzug der Frutiger)* ne parle pas de ce mouvement tournant des ailes françaises ni de leur prise en flanc par les échelons bernois. A en croire son exposé, ce serait également un furieux combat à la baïonnette qui aurait contraint les Français à reculer ! ?

[2] D'après Tavel, le sauve-qui-peut des Français serait le fait d'un détachement bernois, qui arrivant de la route de Laupen, les aurait attaqués de flanc et à revers !

On peut sans grands efforts d'imagination se représenter la rage et la douleur des Bernois. Le sentiment de trahison qui opprimait les troupes depuis des semaines revint naturellement au jour. Le chancelier Thormann, que Graffenried dépêchait comme parlementaire auprès du général Pigeon, reçut par derrière un coup de feu; la vie même du colonel de Graffenried et du major de Wattenwyl fut en danger[1]. Les officiers ne parvinrent qu'avec peine à calmer leurs soldats et à les persuader de regagner leurs foyers; on dut répéter trois fois à certaines compagnies l'ordre de cesser le feu. Les Oberlandais se dirigèrent sur Thoune par le plus court chemin. 300 hommes, qui accouraient au canon sous le commandement du capitaine de grenadiers de Mülinen d'Allenlüften, étaient arrivés à Nesslerenholz comme le bruit du combat cessait. Lorsqu'ils en surent la raison, ils se dispersèrent également.

Quant aux Français, ils ne revinrent sur le champ de bataille que le soir; ils transportèrent leurs blessés, soit environ 400 hommes, à Fribourg, dans une septantaine de chars; ils y ensevelirent aussi leurs morts. Cinquante Bernois, grièvement atteints, furent reçus à l'Hôpital de l'Isle[2]; au moins une centaine d'autres se traînèrent jusque chez eux ou trouvèrent abri dans les localités environnantes; 135 morts, enfin, furent enterrés derrière le bouquet de bois qui se trouve à l'est de la colline du monument commémoratif. Sur cette colline, qui fut deux fois, pendant le 5 mars 1798, le théâtre d'une lutte sauvage et acharnée, une haute colonne se dresse aujourd'hui en souvenir; cette strophe de Haller y est gravée:

Nicht unserer Ahnen Zahl, nicht künstliches Gewehr,
Die Eintracht schlug den Feind, die ihren Arm belebte.
Kennt, Brüder, euere Macht, sie liegt in euerer Treu:
O, würde sie noch heute in jedem Leser neu! »

* * *

[1] Des événements analogues se déroulèrent aussi dans d'autres unités de l'armée. Les hordes de fuyards qui, du Grauholz, se dirigèrent vers l'Oberland, assaillirent à Niederwichtrach, à coups de crosse et de bayonnette le major-général et commandant en chef d'Erlach, jusqu'à ce que mort s'en suivit. Et la foule des soldats fugitifs de Gümmenen, qui roulait dans le plus complet désarroi, commit un même attentat sur les colonels de Crousaz et de Goumoëns.

D'après Tavel, ce serait surtout grâce à l'intervention du brave et avisé lieutenant Inderwilde, très populaire et très estimé par la troupe, que les soldats de Neuenegg, dans leur rage, ne massacrèrent pas le major de Wattenwyl.

[2] Nom de l'Hôpital de la Ville de Berne.

(« Ce n'est pas le nombre de nos ancêtres, ce ne sont pas les armes que nous [avons fabriquées,
C'est l'union qui vainquit l'ennemi, l'union qui animait les bras de nos [pères.
Frères ! apprenez à connaître le secret de votre force : il est tout dans votre fidélité.
O, puissent tous ceux qui liront ces mots la sentir se ranimer en eux ! »)

* * *

Ce n'est point ici le lieu de discuter de tout ce qui pourrait ressortir des particularités de ce combat. Je ne puis toutefois m'empêcher de relever brièvement encore certains points.

Tout d'abord, chacun comprendra que ce qui a permis aux Bernois leur retour offensif, c'est la négligence du général Pigeon, qui n'organisa pas une poursuite énergique après qu'il eût emporté Neuenegg. Ç'aurait cependant été là une magnifique occasion pour ses dragons, pour sa batterie montée et pour l'infanterie de sa réserve, qui avait à peine donné; en les lançant sur les pas des Bernois, il aurait décidé du sort de la journée[1]. Notre Règlement d'exercice dit avec beaucoup de raison, à son paragraphe 388 : « La victoire est complétée par la poursuite. Le succès n'est que d'un effet passager s'il n'est suivi d'une poursuite implacable de l'ennemi loin au delà du champ de bataille. La poursuite évite d'autres combats décisifs ultérieurs ; elle seule permet d'écraser l'adversaire. »

Si la lettre ci-dessus du général Brune et la possession de Laupen par les Bernois pouvaient en fin de compte engager Pigeon à renoncer à une poursuite à fond, il n'en demeure pas moins incompréhensible qu'il ait passivement attendu le choc des Bernois, retranché à quelque cent pas en arrière de la forêt, à Oberstrassacker-Landstuhl. Il devait savoir par son avant-garde que les Bernois attaquaient de nouveau, ce qui ne lui laissait pas d'autre solution que de marcher à l'encontre de ce choc, ou bien, si ce plan, pour une raison ou pour une autre, ne lui convenait pas, de se retirer de l'autre côté de la Singine pour y voir venir les Bernois.

Le succès de ceux-ci n'en fut que plus éclatant et il n'en est, encore aujourd'hui, que plus réjouissant pour nous, soldats de milices.

[1] Il est vrai qu'en agissant ainsi, Pigeon eût contrevenu aux ordres reçus après coup. Quant à nous, dans de semblables circonstances, nous nous inspirerions de notre Règlement d'exercice, §§ 236 et 237.

Les dispositions de l'adjudant-général Weber pour la marche en avant, l'action commune de l'artillerie commandée par le lieutenant Frendenreich, l'attaque spontanée et l'effort combiné des chefs et de la troupe pendant le combat, tout cela nous prouve qu'il y a dans la tactique des vérités qui restent toujours vraies, même lorsque l'armement a modifié la façon de les appliquer.

En tous temps, l'art de la guerre a été tout spécialement une affaire de caractère et de profonde connaissance de l'homme: les succès des Bernois à Neuenegg le démontrent. Puissent ces qualité être toujours cultivées dans notre armée et se manifester aux jours du besoin! Je ne connais pas, dans toute l'histoire militaire, un second exemple d'un succès pareil à celui que leur retour offensif valut à Neuenegg aux Bernois, si l'on tient compte qu'ils n'étaient qu'une troupe de milices, mal organisée et insuffisamment instruite, démoralisée par les revers et toute secouée d'esprit de sédition. Cela nous montre quelle force naturelle sommeille dans notre peuple; et cela nous montre également, avec une évidence indéniable, l'influence du commandement. Développons ces ressources par autant d'exercices tactiques que possible, qui augmentent chez chacun la confiance en soi et gravent dans le cœur la discipline, non pas celle qui cherche et trouve sa suprême satisfaction dans le drill vain de la place d'exercice[1], mais celle qui se maintient durant les longues marches fatiguantes, qui fait travailler consciencieusement même lorsque l'œil du chef ne surveille pas, et qui veille attentivement, nonobstant tous les efforts demandés, lorsque les canons ouvrent leur inconfortable concert!

Mais sur un point encore nous ne devons point nous faire d'illusions: un peuple qui se donne lui-même ses lois n'acceptera jamais, à l'heure du danger, d'obéir à des chefs et à des

[1] Par les mots « drill vain », j'entends celui qui, contrairement à ce que veut le § 9 alinéa 3 du Règlement d'exercice, est pratiqué si longtemps qu'il est non plus stimulant, mais engourdissant, et qui, par une fausse interprétation du § 10 de ce Règlement, répète les mêmes formations et les mêmes exercices des heures, des jours durant, voire des semaines entières, sans chercher à comprendre l'application pratique. Or, nous pouvons, par nos critiques de manœuvres, nous rendre compte qu'une telle méthode d'instruction ne cadre plus avec l'emploi de la poudre sans fumée et des armes à feu automatiques ni avec le vide du champ de bataille. L'excellent général de cavalerie von Rosenberg a qualifié d'un mot, « Kniebeln », ces méthodes de dressage et d'instruction, et le vieux papa von Ellger s'en exprimait un jour en ces termes pleins d'humour: «Das ist auch gar zu dumm: man möchte ja Gras fressen!»

officiers incapables, qui n'auront pas toute confiance ou qui l'auront irrémédiablement perdue! Voilà enfin ce que nous enseignent les journées des 4 et 5 mars 1798.

Mais c'est en me basant sur les expériences et les observations faites depuis 36 ans que je trouve tout à fait adapté à nos conditions propres de commandement ce proverbe :

> Wohl « vor dem Sklaven, der die Ketten bricht,[2]
> doch « vor dem freien Manne erzittere nicht ! »
>
> « (Ne tremble pas quant tu as affaire à un homme libre,
> mais crains bien plutôt l'esclave qui va rompre ses chaînes !) »

Cent douze années bientôt auront passé depuis que l'invasion française déchaîna sur notre patrie des calamités indicibles. Ses blessures sont depuis longtemps cicatrisées. Plus d'un Suisse n'a sur ces temps et sur ces événements que des notions vagues et incomplètes, car à l'école comme dans le peuple, on trouve plus agréable et il est plus courant de s'entretenir des actions d'éclat de nos pères. Mais c'est justement à nous, officiers, qu'incombe le devoir de rechercher, dans notre histoire militaire, les trésors qui s'y cachent. Il saute aux yeux le désavantage qui pesait, en 1797 et 1798, sur les Confédérés par le seul fait qu'ils laissèrent les Français traverser peu à peu et occuper sans coup férir les défilés du Jura. Si des détachements, même faibles, avaient barré ces passages avec la mission de surprendre peut-être l'ennemi (Règl. d'exercice, §§ 299, 373, al. 3 et 4) de le rejeter en arrière, ou tout au moins, lorsque cela n'aurait pas été possible, de l'immobiliser et de l'obliger à des déploiements lui faisant perdre un temps précieux (Règl. d'ex., § 386), puis disparaîssant pour recommencer le même jeu un peu plus en arrière ; si des réserves de secteur s'étaient trouvées, en seconde ligne, aux points importants et centraux (Service en Camp., § 259) prêtes à tenir tête aux colonnes qui auraient débouché sans ensemble une à une ; si enfin une réserve générale avait, au moment propice, pris l'offensive (Règl. d'ex., § 384, et Service en Campagne, § 287), il aurait été possible, alors tout aussi bien qu'en 1476 contre Charles le Téméraire, de sauver l'honneur du pays et de protéger son indépendance. Ces conclusions sont identiques à celles que des critiques plus qualifiés que l'auteur de ces lignes

[1] A comparer avec ce que l'on sait aujourd'hui, des événements dont l'armée russe fut le théâtre, après la retraite de Moukden.

ont données à leur étude de la campagne de 1866 en Bohême et des conditions, d'ailleurs moins typiques, dans lesquelles, vers le 16 août 1870, furent livrés les combats autour de Metz.

La lente pénétration des Français, leurs négociations temporisatrices faites pour leurrer, et — ce qui n'est pas le moins convaincant — la correspondance du général Brune, font aisément constater combien il leur importait d'empêcher les Confédérés d'adopter un plan stratégique tel que celui que nous venons d'indiquer.

Seulement — et il faut retenir ceci — une stratégie semblable exige un service d'exploration parfait, des troupes mobiles, endurantes, faites au feu, sobres, et pour les commander, des chefs extrêmement habiles et ne craignant pas les responsabilités.

Espérons que notre nouvelle organisation militaire sera comprise et mise en pratique de telle sorte qu'aucun de ces facteurs capitaux ne nous manque si, quelque jour, le sort de la patrie vient à dépendre de nouveau de la loi des armes.

Colonel Rob. Hintermann,
Instructeur d'arrondissement de la 4e division.

NOTES ANNEXES

Annexe 1. — A qui désire se renseigner plus en détail sur l'organisation militaire bernoise à l'époque de l'invasion française, je recommande la lecture de E. v. Rodt, *Geschichte des bernerischen Kriegswesens von der Gründung der Stadt Bern bis zur Staatsumwälzung 1798;* et de R. v. Erlach, Art. Oberst, *Zur bernerischer Kriegsgeschichte des Jahres 1798*. Je tire de ce dernier ouvrage les brèves indications suivantes :

A la tête des affaires militaires se trouvait le *Conseil de guerre*. Le canton était divisé en 42 districts et 2 demi-districts pour la formation des unités tactiques; chacun d'eux levait deux bataillons appelés « bataillons accouplés » (*Verbrüderte Bataillone*). Les recrues de chaque localité et de chaque famille, âgées de 16 à 20 ans, étaient ainsi réparties dans deux bataillons qui avaient la même place de rassemblement. Deux districts recrutaient un régiment, fort de quatre bataillons (*Stamenbataillone*); les deux demi-districts levaient chacun un bataillon. Le bataillon était fractionné en 6 compagnies, savoir : une de grenadiers, de 125 hommes, une de mousquetaires, de 125 hommes aussi, et quatre de fusiliers, à effectifs variables.

Les compagnies de grenadiers et de mousquetaires, sous le nom de compagnies choisies, composaient l'élite; celles de fusiliers formaient la landwehr et le landsturm (2 bans). De la sorte, chaque régiment comptait : 1 bat. à 4 comp. de grenadiers, 1 bat. à 4 comp. de mousquetaires, 2 bat. à chacun 4 comp. de fusiliers.

L'infanterie d'élite comprenait en tout : 21 régiments à 2 bataillons d'élite et 2 bataillons isolés ; en outre, 8 comp. de carabiniers, 14 de chasseurs, enfin 2 comp. choisies du bataillon Grandson.

La force totale de l'élite (y compris la garde civique de Berne et la garnison d'Aarberg) était, en chiffres ronds, de 25,000 hommes.

Pour l'instruction, des revues d'organisation avaient lieu, au printemps, par demi-bataillon à la fois. En outre, les communes devaient faire procéder à des parades d'exercice, six dimanches au printemps et six dimanches en automne. Il faut y ajouter encore un jour entier par année comme parade principale ; les officiers faisaient alors travailler la troupe (aussi pour le tir). Les revues de tir avaient lieu par demi-bataillon à la fois.

La cavalerie avait un effectif de 18 comp. à 54 hommes ; 4 à 6 comp. formaient un régiment, soit 4 au total. L'instruction était donnée pendant 3 jours et par section.

Dans l'artillerie, on distinguait les bombardiers et les canonniers. On y composait 3 bat. à 8 comp. de 80 soldats. Ces hommes servaient les pièces du bataillon, soit 2 canons de deux livres, puis les pièces de protection ou obusiers, 2 de 6 ou 12 livres par régiment.

Un corps d'ingénieurs, comprenant 75 personnes.

Les matelots du lac Léman, au nombre de 450.

Différents services (train, poste, etc...), 1478 hommes.

Bateliers : 108 hommes.

Von Rodt calcule la force totale de l'élite à 29,767 hommes.

Annexe 2.— E. v. Rodt. Op. cit. traite des rapports entre Mengaud et le gouvernement bernois. Tandis qu'à l'Ouest, le Pays de Vaud était arraché à la domination bernoise, Berne se voyait menacée à l'Est d'une perte semblable, celle de l'Argovie, où l'envoyé Mengaud, sous le couvert des droits du peuple, cherchait à fomenter aussi une sédition. S'il n'est pas arrivé complètement à ses fins, on le doit principalement à une mesure énergique que prit, sans ordre et de sa propre initiative, un officier d'état-major bernois, le colonel de Büren : le 4 février, avec une troupe rassemblée sur place, il s'empara de la ville d'Aarau, déjà en pleine révolution, désarma les habitants rebelles et rétablit les autorités destituées par cette fraction du peuple. Cette entreprise, par l'effet qu'elle produisit dans tout le pays, contribua très particulièrement à calmer les agités.

Mais, au lieu des remerciements attendus et mérités, cet officier ne reçut de ses supérieurs que blâme et réprimande. Contentons-nous de relever encore le fait qu'une députation fut envoyée à Berne, à Mengaud, pour le prier d'excuser l'acte de poigne dirigé par un officier incompétent envers une ville rebelle, mais qui se réclamait de la protection particulière de l'envoyé français. Cela suffira à esquisser le système de gouvernement que le parti dominant dans les Conseils souverains avait adopté : consentir à toutes les humiliations et même, jusqu'à un certain point, à tous les sacrifices politiques qu'exigerait la France, afin d'éviter une guerre avec cette puissance vraiment colossale et de prévenir une invasion de ses armées.

Annexe 3. — Lettres du général Brune (R. v. Erlach. op. cit.) :

Payerne, II Ventose an 6 (1. Mars 1798).

Au général Pigeon.

Il est important que vous ne laissiez pas sur vos derrières en allant à Fribourg, Estavayer le Gibloux et Farvagny; on va de romont par deux routes à Stavayer, celle de Chavannes et celle de Berlens; on va à Farvagny par la route en venant de Stavayer par celle qui vient d'Avri à Vuisternens. Ces routes aboutissent à celle de Bulle à Fribourg, au village d'Escuvilens. Dans toutes vos marches servez vous de Bons Guides, n'oubliez pas que vous devez vous emparer préliminairement du poste de la fourche qui domine fribourg. vous avez deux colonnes, celle de Bulle et celle de Romont; celle de Bulle ne doit qu'Eclairer fortement. je vous envoye des proclamations. vous sommerez fribourg; les magistrats et les principaux habitants patriciens et surtout le Conseil secret doivent vous répondre de tout et principalement de la Sureté des Patriots, vous devez être rendu à trois heures du matin, demain 12, sur les hauteurs qui dominent fribourg. vous sommerez au nom de la Grande Nation et du Canton de Fribourg, les Magistrats etc. de livrer passage et de reconnaître la République Suisse. Quand vous serez entré, vous recevrez des ordres ultérieurs et me donnerez avis par Ordonnances de vos Mouvemens. Je désire que vous vous empariez des troupes en avant de fribourg plutôt par menaces et promesses que par les armes, mais vous les employerez au Besoin. Romont et Avri ou Bulle sont vos points de retraite, vous prenderez des otages parmi les premiers habitans.

P. S. Les Opposants à farvagny sont le Lieutenant Magnan et le Banneret Magnan. (B. C.)

Payerne, II Ventose an 6.

Au général Pigeon.

Mon cher Général, vous avez dû voir par mon instruction de ce matin que j'avais prévu la marche des Localités, vous ne devez pas laisser Farvagny et Stavayer derriere vous sans vous en être assuré; les deux Bataillons d'infanterie légère peuvent faire ce coup de main tandis que de Bulle et d'Avri les milices rassemblées se porteront sur Ecuvilan où les deux Bataillons de la 2me les rejoindront; alors ces deux troupes reunies ne formeront qu'une colonne sous les ordres du chef de Brigade Desnoyer qui se portera sur Fribourg; vous, dans l'ordre que vous jugerez convenable, avec la 25me et la 18me vous vous porterez par la route de Romont sur Fribourg.

vous prendrez les moyens nécessaires pour vous emparer du Poste de potences sur votre Gauche, ainsi que de la redoutte que l'on dit y être Etablie.

vous sommerez Fribourg de vous livrer Passage comme je vous l'ai déjà dit; vous formerez un Gouvernement provisoire, mais sans perdre de tems; dès que vous vous serez emparé de la Ville, vous enverrez un Bataillon de la 2me avec 2 pieces de 4 à Newnek sur la saane, route de Fribourg à Berne, ce Bataillon sera soutenu par votre Artillerie Légère, de la Cavalerie et un Bataillon de ligne; si Newnek ne peut être emporté d'un coup de main, la troupe Gardera le pont de ce lieu et tâchera d'y prendre position en attendant de nouveaux Ordres.

Soyez tranquille pour votre flanc gauche, il sera bien Gardé. pour retraite, je vous rappelle mon instruction.

Le désarmement des habitants de Fribourg est indispensable.

La réserve des munitions et ces deux pieces de 12 peuvent rester à Lucens jusqu'à nouvel Ordre, prenez des pieces de 4 de Moudon si vous en avez Besoin. Deux pièces de 4 françaises une de 8 et un obusier de 6 pces servi par l'Artillerie Légère sont à votre disposition.

je changerai le Qua:tier Général d'après l'avis que vous me donnerez de votre Mouvement de Minuit; je vous l'indiquerai par le retour de votre Ordonnance. les prisonniers pourront être conduits à Moudon escortés par les Vaudois et quelques français ; vous pouvez donner de la publicité aux proclamations que je vous ai envoyes. (B. C.)

Au quartier-général de Payerne de 10me ventose, an 6me.

Le général de division Brune, commandant les troupes de la République française sur les frontières de la Suisse, aux peuples du canton de Berne et des autres parties de la Confédération hélvétique.

Citoyens ! Les braves soldats que j'ai l'honneur de commander sont forcés d'entrer dans une portion de votre territoire; n'en prenez point d'ombrage, ils sont vos amis, vos frères ; ils sont armés contre la tyrannie qui vous opprime ; ils ne brûlent, en la punissant, que de vous aider à briser votre joug impie.

(sig) Brune.